Bulletin n° 90
Mai 2023

Association des Auditeurs de France Culture

Sommaire

Édito : BONJOUR À TOUTES ET À TOUS …1
DEJEUNER-DEBAT AVEC
PERRINE KERVRAN ……..2
FRANCE CULTURE
Daniele Tisserand ……..17
PARUTIONS RECENTES
Alain Guignard ……..18
INFORMATIONS DIVERSES ……. 19
VU DANS TELERAMA …….. 21
SOUVENIR ……..22
PARUTION MOINS RECENTE
Anne-Marie Petit …….. 23
NOUS JOINDRE …….. 23

90e bulletin de l'Association
des Auditeurs de France Culture
(**ISSN n° 1764-2957**)
SIRET: 834 435 968 00013
tiré à 150 exemplaires - 2,80 €uros

BONJOUR À TOUTES ET À TOUS,

Je suis toujours heureux de vous retrouver.

À l'heure à laquelle j'écris ces quelques lignes, l'événement majeur qui affecte France Culture est la démission de la directrice Sandrine Treiner ainsi que les conséquences qui en découlent.
Je vais devoir me faire l'écho de la presse, Libération, Télérama, le Monde, notamment, car je précise que je rapporte ici des éléments que je n'ai pas pu vérifier personnellement.
Sandrine Treiner dirigeait France Culture depuis 2015, succédant à Olivier Poivre d''Arvor.
Devant les accusations d'un management brutal émise par le personnel de la chaîne à l'encontre de la directrice, les responsables de Radio France ont été obligés de diligenter un audit par un cabinet indépendant composé de spécialistes du management. Plus de 200 personnes sont venues témoigner. *(Suite p. 2)*

La date de notre prochain rendez-vous n'est pas encore connue.
À titre exceptionnel et contrairement à nos habitudes, le déjeuner d'avant les grandes vacances d'été ne pourra pas avoir lieu.
Nous en sommes désolés.

Le déjeuner-rencontre avec Perrine Kervran du samedi 28 janvier 2023 a été un franc succès, comme toujours.
Nous avons décidé de vous livrer la transcription intégrale de cette belle rencontre que nous avons partagé avec elle, tout en conservant le style « oral », que nous trouvons plus représentatif de nos échanges, car plus sincère et plus spontané.

❖ ❖ ❖

(…) Sans attendre la publication du rapport d'audit, Sandrine Treiner a préféré quitter la chaîne, en adressant un message à ses équipes : « je veux clore ce moment difficile. C'est pourquoi j'ai décidé de quitter la direction de France Culture ».
L'intérim sera assuré par Emmanuel Laurentin.
Pour plus de détails, je place plus loin, les références des principaux articles relatifs à cette affaire.
Ce ne sera pas la première fois, hélas, que le succès d'une structure (l'audimat de France Culture n'a jamais été aussi haut) cache un profond malaise chez ses employés.
À ce stade, nous ne pouvons qu'espérer que la sérénité revienne au plus vite, au sein de cette station, pour le plus grand bonheur de son personnel et des auditeurs. France Culture doit rester au service de la diffusion de la culture et de la connaissance.
La nouvelle direction devra continuer de relever les importants défis qui l'attendent : faire toujours plus avec moins, incidence de la suppression de la redevance sur l'Audiovisuel, précarité institutionnalisée du personnel, concurrence avec les nombreuses autres sources de Savoir diffusées à tous et qui émergent de tous côtés : universités, organismes, web radio et télé, chaînes YouTube, etc.
À l'heure à laquelle j'écris ces lignes, la nomination de la personne qui va lui succéder n'est pas encore faite.
Totalement indépendamment de cela, quelque temps plus tôt, Sibyle Veil avait été reconduite à la tête de Radio France par l'Autorité de Régulation de l'Audiovisuel, alors que trois prétendants se disputaient le poste.

Alain Guignard
Paris, le 07.03.2023

PS. Nous venons d'apprendre que la nouvelle directrice de France Culture, **Emelie de Jong**, vient d'être nommée. Souhaitons-lui la bienvenue.

Pour en savoir peut-être plus :
- *La fin d'un silence* ? Télérama n°3812 du 01.02.2023. Page 24 et suivantes.
- France Culture : « *une enquête interne accablante pour la direction* », Publié le 16.02.2023. Article réservé aux abonnés de Télérama.
- À France Culture, « *tout le monde guette* », le résultat d'une enquête sur les relations au travail. Publié le 20.01.2023. Article réservé aux abonnés du Monde.
- À France Culture un « *système de violence et de soumission* ». Résultats d'une enquête publiée par Libération le 21.09.2022.

Déjeuner-rencontre, samedi 28.01.2023, notre invitée : Perrine Kervran

Productrice de l'émission "LSD, La Série documentaire" sur France Culture, et historienne.

***Perrine Kervran est productrice et animatrice de l'émission LSD, la série documentaire sur** France Culture. Historienne de formation, Perrine Kervran a travaillé pour **RFI et Arte Radio. Productrice à France Culture depuis 1998, ses documentaires ont été** diffusés notamment*

*dans **les Nuits magnétiques** et **Surpris par la nuit**. Longtemps productrice déléguée de **La fabrique de l'histoire**, elle a ensuite coordonné **Une vie, une œuvre**, avant de lancer LSD en 2016 à l'invitation de Sandrine Treiner. Productrice d'une Grande traversée consacrée au Vatican en 2015, elle enseigne le reportage à l'université Paris 8. (Source © Radio France)*

Alain Guignard : Merci d'être présents et bien sûr je vous présente à tous et toutes mes meilleurs vœux. C'est un grand plaisir de se retrouver après ces années de solitude et de confinement.
Je vous présente Perrine Kervran, qui nous fait l'honneur de nous rejoindre pour ce déjeuner-rencontre.
Bonjour Perrine, cela nous fait vraiment un grand plaisir parce que vous avez une émission qui est absolument extraordinaire à mon goût et qui s'appelle « la Série documentaire ». En abrégé, on dit LSD. C'est un petit clin d'œil, je crois, on en discutera tout à l'heure. Cette émission est diffusée du lundi au jeudi entre 17h et 18h, en 4 fois 1h. Et pour ceux qui l'ont loupée, elle est rediffusée le soir entre 23h et minuit, ce qui est quand même extraordinaire parce qu'on peut même l'écouter 2 fois si on n'a pas tout compris !
J'ai rencontré Perrine, par la radio, parce que je l'écoute bien sûr, mais surtout en octobre dernier (2022), à Radio France, qui avait organisé le festival « Et maintenant ». Elle avait animé une table-ronde, un atelier, ouvert à tous, et qui s'appelait « imaginer le programme ». On lui a suggéré, à sa demande, de créer une grille idéale pour France Culture. C'était très intéressant. On a donc pu évoquer des soucis qui sont partagés par nous tous ici autour de la table. C'étaient des moments d'échanges qui ont été très riches et très sympathiques.
Ensuite, Perrine est partie à Biarritz, pour des rencontres organisées par le FIPAdoc. Elle a pu rencontrer Florence Marc, une de nos fidèles adhérentes, qui est allée à Biarritz spécialement pour rencontrer Perrine, et qui lui a remis un petit cadeau. Vous voyez, à travers toute la France, notre association vit et France Culture vit aussi bien entendu.
Alors je pourrais parler de Perrine, mais je pense que je vais vous laisser vous présenter vous-même, votre biographie, vos études, et Morlaix où vous avez fait un petit passage. Donc je vous passe le micro et puis je vous souhaite une bonne année bien sûr.

Perrine Kervran : Merci de cette invitation. Je ne vais pas vous faire toute ma biographie. J'ai fait des études d'histoire. C'est en faisant ces études d'histoire à Paris que j'ai eu envie, parce que j'écoutais beaucoup France Culture de rejoindre France Culture. J'ai fait ma maîtrise d'histoire médiévale et une licence d'histoire de l'art ; ensuite j'ai fait ce que l'on appelait à l'époque un DESS à Paris 8 - Saint-Denis et il y avait plein de professionnels qui venaient nous parler de leur métier et, entre autres, sont venus à l'époque Laure Adler et Emmanuel Laurentin à qui j'ai demandé à la fin de leur intervention, si je pouvais venir faire un stage avec eux à France Culture. Je me suis ainsi retrouvée stagiaire à France Culture en 1998. De fil en aiguille, j'en suis venue à aider à préparer les émissions et puis après à faire des piges, des reportages et des documentaires et à travailler régulièrement au sein de l'émission d'Emmanuel Laurentin, ***La fabrique de l'histoire***, là où je suis restée 15 ans. Voilà l'essentiel.

A.G. : Vous écoutiez quelles émissions ?

P.K. : J'écoutais beaucoup d'émissions, des documentaires sonores. En fait, c'est là que j'ai découvert le documentaire sonore, c'était un genre que je ne connaissais pas. Je connaissais le reportage dans les tranches d'informations. J'écoutais France Inter quand j'habitais chez mes parents, l'émission ***Là-bas si j'y suis,*** de Daniel Mermet et puis après l'arrivée à France Culture, je me suis mise à écouter les émissions de documentaires nocturnes : ***Surpris par la nuit, Les nuits magnétiques.*** Et puis j'écoutais les émissions d'histoire ***Les lundis de l'histoire***.

A.G. : Merci de cette présentation. On va parler de vos qualités. On ne vous entend pas beaucoup dans les émissions parce que vous êtes surtout là pour présenter les émissions « cousues main ». Vous avez une voix douce, agréable et surtout très décidée. Vous laissez les émissions se dérouler. Ce sont des émissions qui sont extraordinaires parce que vous abordez tous les sujets de la vie, que ce soit le passé, le présent ou l'avenir.
Sur le passé, tout à l'heure, on parlait en aparté des cosmographes. On est reparti 4

milliards et demi d'années en arrière. Le passé récent aussi, parce qu'il y a eu des émissions sur l'avortement. Moi j'ai été vraiment extrêmement ému d'entendre ces émissions parce que c'est un peu mon époque. Je n'y ai pas été confronté personnellement, mais autour de moi, j'avais des amis qui étaient étudiants en médecine. Ce que vous avez décrit, c'était exactement comme cela s'est passé. Les témoignages étaient édifiants et très émouvants. Et puis le présent aussi, et là je n'ai pas tout en tête évidemment.
Alors ce que l'on aimerait savoir, c'est comment vous organisez vos émissions ? Comment vous trouvez les sujets ? Je pense qu'il y a beaucoup à dire, donc je vous laisse la parole.

P.K. *(très émue devant notre assemblée)* **:** Alors, en fait pour le choix des sujets et des séries, on a deux systèmes : soit on a des projets qui nous arrivent spontanément, donc des gens, à qui on envoie un petit mode d'emploi que l'on a mis au point et que l'on partage ; puis des documentaristes nous envoient des propositions de projets de série. C'est la première méthode qui est la plus simple. Et puis la 2e méthode, avec Maryvonne Abolivier, qui travaille à LSD avec moi depuis le début, et qui travaillait aussi à ***La fabrique de l'histoire***. On discute régulièrement de sujets que l'on aimerait traiter. On se dit, par rapport à une conversation que l'on a eue, « il faudrait que l'on fasse quelque chose là-dessus » …, « ce serait bien de faire quelque chose sur tel ou tel sujet ». Ensuite, en fonction des producteurs, de documentaristes que l'on connaît depuis le temps que l'on travaille avec eux, on se dit que tel ou tel sujet pourrait intéresser l'un ou l'autre, et on fait des propositions. On dit : « est-ce que tu n'aimerais pas travailler sur l'avortement, par exemple » ? Johanna Bedeau, qui a travaillé beaucoup sur des questions liées à l'histoire des femmes, qui a travaillé beaucoup sur des questions liées à la santé, on s'est dit c'était un sujet qui pourrait l'intéresser. A ce moment-là, on l'appelle, on lui dit que l'on voudrait faire quelque chose sur l'avortement. On voudrait, à la fois refaire vivre aux auditeurs toute l'histoire de ce combat pour l'avortement, mais aussi essayer de faire entendre des choses, soit que l'on n'entend pas très souvent ou un point de vue. On s'est dit « tiens ! », ce serait peut-être intéressant d'avoir aussi le point de vue des médecins et de comprendre exactement ce que c'est de « faire un avortement », de se former pour « faire des avortements ». Ce qui nous intéressait, c'était qu'à l'époque, il y avait beaucoup de choses autour de la clause de conscience et donc on voulait explorer cet aspect-là, c'est-à-dire : pourquoi certains médecins ne veulent plus faire d'avortements, ne veulent pas faire d'avortements. Au-delà de ce qui est purement idéologique, il y avait des pistes qui étaient intéressantes à entendre, que l'on adhère ou non aux positions des uns et des autres. On essaie de faire entendre des choses que l'on entend moins, ou d'aller dans des directions qui sont peut-être moins attendues.
Johanna Bedeau a tout de suite été beaucoup intéressée. À partir de là, elle s'est mise à rechercher, à prendre des contacts, puis on se revoit ensuite régulièrement, une fois par mois. On a des comités de lecture où on lit les projets collectivement, qui nous sont arrivés ou que l'on a commandés. Et là, on essaie de décider. On est une dizaine, on essaie de se dire : « est-ce que c'est intéressant ?», « qu'est-ce qui va dans ce projet ou qu'est-ce qui ne va pas ?», « qu'est-ce qui manque ?», « comment ils pourraient être améliorés ?» ou, « comment on pourrait aller plus loin ?» … et à ce moment-là, c'est là que l'on se décide. Voilà pour vous donner une idée.

A.G. : Comment choisissez-vous les documentaristes ? C'est en fonction de l'histoire de la série ?

P.K. : Il faut savoir qu'il y a quand même au moins 20 ou 30 personnes qui travaillent depuis toujours à France Culture pour faire des documentaires. Certains sont de ma génération, ils ont travaillé aussi pour ***Les nuits magnétiques***, ou pour ***Surpris par la nuit*** et d'autres sont beaucoup plus jeunes, ont travaillé pour ***Les pieds sur terre***, ou ***es passagers de la nuit***. Ce sont des gens qui connaissent un peu tous les formats de la chaîne. Ils savent faire aussi bien des formats longs que des formats courts et savent s'adapter aux « cases ». C'est le mot que l'on utilise pour lequel il travaille. Je pense par exemple à Alain Lewkowicz, Kristel Le Pollotec, Pauline Maucort, Elise Gruau, Clémence Allezard, Jérôme Sandlarz, etc., qui travaillent pour LSD, mais aussi pour ***Les***

pieds sur terre, ***Une histoire particulière***, et ***Toute une vie***. Ce sont des gens sur lesquels on peut vraiment se reposer parce qu'ils ont un grand savoir-faire, une grande habitude. Ils connaissent les formats. Ils connaissent la chaîne et l'histoire de la chaîne. Ils écoutent la chaîne.
Évidemment, il y a aussi parfois des gens de l'extérieur, qui ont peu ou pas d'expérience à France Culture, mais des expériences ailleurs comme à Arte Radio, Binge Audio, sur d'autres plateformes de podcasts ou des expériences dans le monde de la télévision, dans le documentaire image. À ce moment-là, cela demande un accompagnement un petit peu plus soutenu, qui est un peu différent pour que les gens appréhendent à la fois le format mais aussi le fonctionnement de la radio. Enfin, on se repose beaucoup sur une vingtaine de personnes qui sont, entre guillemets, des « documentaristes aguerris » qui font partie de la chaîne.

A.G. : Ce sont des gens qui sont payés à l'émission ?

P.K. : Oui, ils ont un contrat par émission donc quand ils travaillent pour LSD, ils ont un contrat pour LSD, pour une série, et puis s'ils font ***Les pieds sur terre***. Ils ont un contrat pour un épisode ***Des pieds sur terre***. Ils relèvent de l'intermittence du spectacle. Comme tous les gens que vous écoutez à la radio, qui sont au micro, à part les journalistes, ce sont des gens qui relèvent de l'intermittence et qui ont des contrats ponctuels, des contrats qui s'étalent sur le temps d'une grille. C'est mon cas. J'ai un contrat de fin août à fin juin. Et sinon, ce sont des contrats par émission, « à la tâche », comme les piges dans la presse écrite.

A.G. : D'accord. Alors, avec ceux que vous connaissez, il n'y a pas de problème, mais pour les nouveaux, comment arrivent-ils jusqu'à vous ? Vous faites passer des annonces ?

P.K. : Non, ce sont souvent des auditeurs, c'est un petit monde aussi… Les gens souvent qui écoutent France Culture écoutent aussi Arte Radio, Binge Audio, d'autres, France Inter… Enfin, ils écoutent tous les podcasts, parce que maintenant tout Radio France fait des podcasts et donc ce sont des gens qui écoutent autant qu'ils fabriquent et donc ils savent en fait ce qui existe comme possibilité pour leur projet et ils viennent à nous parce qu'ils ont écouté l'émission et qu'ils la connaissent.

A.G. : Spontanément !

P.K. : Voilà. Cela m'est arrivé aussi de solliciter des gens, par exemple, Ruth Zylbermann, qui avait fait ce film sur l'immeuble de la rue Saint-Maur, d'autres très beaux films. Je l'avais sollicitée : « si jamais un jour vous avez envie de faire de la radio, n'hésitez pas. On serait ravis de travailler avec vous ». Il se trouve qu'elle avait un projet, depuis longtemps mais un peu lourd, qui ne peut pas se faire en télé parce qu'il n'y avait pas énormément d'images, et qui serait en 4 épisodes. Donc c'est pour cela qu'elle avait cette série sur les quatre femmes qui étaient autour de Kafka.

A.G. : Très bien, merci.

D.C. : Vous avez un noyau autour de vous, une cellule ou cela vient, cela va ?

P.K. : Ce sont plutôt des gens réguliers, c'est-à-dire que l'on connaît. C'est une vingtaine de personnes qui sont des documentaristes que l'on connaît depuis longtemps et qui sont nos collègues, nos amis parfois.
Dans le bureau on est deux avec Maryvonne. Il y a Anahi Morales, qui travaille aussi avec nous et s'occupe des pages du site. Mais c'est vrai, que l'on est deux à essayer de « mouliner » pour trouver des sujets, à faire attention avec le tableau de la programmation.
On se dit : « Oh là-là, là, tout le monde parle de ça, ce serait intéressant de faire quelque chose, par exemple au moment du déclenchement de la guerre en Ukraine. On s'est dit qu'il faudrait que l'on fasse quelque chose. On n'est pas une émission d'actualité, donc on serait arrivé un peu tard, après tout le monde ; mais il faudrait quand même en parler, essayer de réfléchir à cette question. On pourrait faire une série sur la paix, en utilisant les archives sonores. C'est comme ça que l'on a eu cette idée de faire une série qui s'appelait « Comment faire la paix ? », parce que ce qui nous avait marquées avec Maryvonne. C'était dès le 2e jour de la guerre en Ukraine. « C'est dingue ! ». En fait, la paix se prépare dès les premiers jours des conflits. Et donc c'était une piste pour parler

de la guerre sans être dans l'actualité, l'actualité n'étant pas notre place.

A.G. : Est-ce que l'on peut vous proposer des sujets ?

P.K. : Oui.

D.C. : Donc vous avez des intervenants sur plusieurs émissions, vous avez des collaborateurs qui sont avec vous, mais demain ils vont collaborer sur d'autres émissions ?

P.K. : Oui. Par exemple, Rémi Dybowski Douat, Elodie Maillot ou tout à l'heure, j'ai cité Alain Lewkowicz, Il va faire une série ***LSD***, ou sur la question de l'identité palestinienne mais après, il va probablement faire quelque chose pour ***Les pieds sur terre*** ou pour ***Une histoire particulière.*** Donc ils peuvent passer, bien sûr, d'une émission à l'autre.

A.G. : J'ai lu l'excellent article dans « Le Monde » dernièrement, dans lequel, vous dites que vous préparez une dizaine d'émissions en même temps ! Comment faites-vous pour vous y retrouver !?

P.K. : Alors, cela, c'est vraiment le travail de Maryvonne Abolivier, c'est-à-dire tout ce qui est, organisation, coordination. C'est vrai que le suivi constitue une grosse machine. Il faut en gros trois mois pour fabriquer une émission. Il y a le moment de la préparation, après le moment des enregistrements qui s'étale sur à peu près trois semaines. Ensuite, il y a le moment du montage, puis le mixage. En amont, cela nécessite de se dire, « cette série on s'est mis d'accord sur le découpage, on s'est mis d'accord sur le sujet, maintenant pour la fabriquer, qui on va aller voir et où on va aller les voir ». Donc là il y a un gros moment de logistique qui est très lourd et très complexe à mettre en place. Il faut organiser ces douze jours d'enregistrement.
C'est tout le travail de Maryvonne : « demain, si tu veux voir untel et untel, peut-être qu'il vaut mieux que tu les voies, elle le matin, lui l'après-midi parce qu'ils ne sont pas très loin…puis après tu pourras prendre le train…tu iras à Aix, et là de Aix, tu pourras, etc. ». Et donc on fait tout un système, parce que l'on essaie évidemment le plus possible de ne pas enregistrer qu'à Paris. On a généralement des périples d'une dizaine de jours à Paris et en province pour aller rencontrer des gens, aller dans des lieux précis, où l'on peut avoir des situations de reportage, des situations un peu vivantes qui font que le documentaire sera nourri comme cela.

A.G. : Oui, très bien. Il y a d'autres questions ?

Alain Ga : Vous avez parlé des archives INA. Avez-vous un service dédié pour Radio France ?

P.K. : Oui, en fait Radio France a signé des accords avec l'INA, donc on a accès au Fonds d'Archives sonores de l'INA. Il y a une plateforme : INA Mediapro (https://www.inamediapro.com), qui nous permet de visionner les archives, de les écouter puis de les sélectionner. Ensuite, il y a des documentalistes de l'INA qui peuvent effectuer une recherche, par exemple, sur l'avortement. Ils nous envoient une recherche papier, on écoute les archives, on les sélectionne et on nous les envoie par mail. Donc on a un accès assez simplifié. Oui, c'est un gros boulot mais cela fait vraiment partie de notre travail, surtout quand on fait beaucoup de documentaires d'histoire. C'est une part importante. On sait qu'il ne faut pas laisser cela de côté. Maintenant, on essaie aussi de faire régulièrement des séries qui sont construites essentiellement autour d'archives et donc là c'est vrai que c'est assez agréable. On peut errer dans le fonds de l'INA, écouter des choses, imaginer comment construire, reconstruire un récit à partir d'archives.

Alain Ga : L'INA a le monopole, pratiquement ?

P.K. : Oui. Cela étant, il y a d'autres endroits qui ont des archives, mais ce sont généralement des archives privées, par exemple, si on fait, une série sur Simone de Beauvoir, on va se renseigner s'il n'y a pas des fonds privés, des gens qui ont d'autres fonds d'archives. On sait par exemple qu'au PCF, il y a un énorme fonds d'archives vraiment géniales, donc souvent on fait appel à eux. Certaines universités possèdent des fonds d'archives.

Alain Ga : Et ils les donnent spontanément ?

P.K. : Cela dépend. Il y en a qui font payer, donc comme nous sommes à la fois pauvres et « radins », on se dit « tant pis ! ». Sinon il y a des gens qui sont très contents, des chercheurs, qui ont gardé des archives et sont très heureux qu'on les utilise. On les fait numériser et cela rentre dans le fonds de l'INA.

Alain Ga : Vous ne payez jamais ?

P.K. : Si, il y a un accord Radio France / INA qui est un accord financier.
Pour vous donner un exemple quand on a recours à un fonds d'images, cela peut être de l'ordre de 300 € la minute même si on n'a pas besoin de l'image, on utilise la bande son. Cela nous est arrivé parfois, pour certains documentaires. On avait vraiment besoin de 10 secondes d'un passage très précis, donc on le fait. Mais comme on a un accès très large à l'INA, il y a quand même énormément de choses dans ce fonds. RFI a aussi un fonds auquel on peut accéder.

A.G. : Pour avoir visité l'INA il y a quelques années, je confirme que l'on y trouve un fonds documentaire gigantesque, colossal. Il n'y a que des armoires avec des bandes magnétiques et des disquettes !

A.G. : Vous interviewez des personnes de tous ordres, particuliers, médecins, architectes, etc. Comment les sélectionnez-vous ? Vous faites dix interviews et puis après, vous prenez la meilleure, vous les croisez ? Je présume qu'il y a un petit mélange de tout cela, mais comment trouvez-vous ces personnes ?

P.K. : Par exemple, on est en train de finir une série sur la question de l'anti-tsiganisme. Parfois on s'attaque à des sujets que l'on connaît bien, donc là on sait un peu comment naviguer… et puis d'autres fois pas vraiment. Donc là, par exemple, il y avait un livre qui venait de sortir, écrit par un juriste qui s'appelle William Acker, qui avait recensé toutes les aires d'accueil réservées aux gens du voyage en France. Son livre était passionnant, hyper bien fait et super pédagogique. Donc cela typiquement, on se dit que l'on va commencer par l'appeler en lui disant que l'on a trouvé son livre très intéressant et que l'on aimerait bien faire une série sur la question de l'anti-tsiganisme en France. Évidemment, on va lui proposer de l'interviewer dans la série, pour parler de son travail et le faire passer par les ondes à un autre public ? Il y a des gens qui disent non et puis d'autres qui disent oui et là c'est formidable. Là c'était le cas. Il a dit ce serait génial s'il y avait cela sur France Culture. En plus, il écoute l'émission, il connait son format.
Ce sont des gens qui, à partir de ce moment-là, sont d'accord pour partager d'une certaine manière leur carnet d'adresses. Ce sont des personnes ressources que l'on va interviewer et qui auront une place importante dans le documentaire. Donc l'idée, ce n'est pas juste de prendre leur carnet d'adresses et puis de ne pas les entendre.
Généralement, une fois que j'ai comme ça une ou deux personnes qui sont d'accord pour participer, éventuellement aider, je disparais et je travaille. Je lis beaucoup et je les rappelle une fois que j'ai une idée de découpage, de ce que je veux faire, de ce que je veux raconter, des personnes que je veux interviewer, des endroits où je veux aller et là je leur dis, « voilà, moi je voudrais faire cela, je voudrais interviewer untel. Est-ce que cela vous semble pertinent ou pas ? »
Et là, s'il dit oui, s'il travaille là-dessus, c'est encore mieux, parfois les personnes nous conseillent, il y a tel jeune chercheur qui n'est pas connu, vous devriez aller voir de ce côté-là… donc c'est, comme cela que l'on avance et puis une fois que l'on a la confiance des gens, que l'on a vraiment avancé sur le fond, il s'agit de trouver les quidams comme vous dites.
On se dit que l'on aimerait bien avoir des gens qui racontent un peu quelque chose de l'ordre de leur quotidien et donc là on appelle des associations en disant « j'appelle de la part d'untel » et cela ouvre les portes. Cela aide pour certains sujets où l'on a besoin d'avoir des gens qui facilitent un peu les choses pour avoir accès à des endroits, parce qu'untel a une relation de confiance, donc c'est comme cela que cela se tisse…
Cela étant, il y a d'autres personnes qui aiment faire des appels sur les réseaux sociaux et dire, « je veux faire un sujet sur… » Si on prend l'exemple de l'avortement. Est-ce que vous avez des histoires d'avortement que vous avez envie de partager ? Et donc là c'est un gros travail au téléphone. Est-ce que cette histoire est intéressante, etc. ? Il y a des gens qui travaillent beaucoup comme cela et cela marche bien.

Aussi, il y a des gens qui font ce que l'on appelle des pré-castings, donc qui discutent très longtemps au téléphone avec d'autres pour voir ce qu'ils vont raconter. Ils voient si la personne est à l'aise, ou pas. Ils les choisissent un peu comme cela. Moi je préfère y aller, et puis après, voir ce que l'on va garder ou pas. Personnellement, je n'aime pas trop préparer avant, parce qu'après les gens sont moins spontanés quand ils racontent la même chose pour la 2e ou 3e fois. Donc, il y a plusieurs manières de faire. Mais à LSD, et souvent à France Culture, on essaie de faire entendre au maximum la voix des chercheurs. Et donc ce sont souvent aussi les chercheurs qui sont des ressources. Par exemple, quand c'est le cas des sociologues ou des historiens, qui ont sollicité eux-mêmes des témoins. S'ils sont en confiance, ils peuvent nous dire j'ai rencontré telle famille qui pourrait peut-être avoir quelque chose à nous dire. Parfois on y va tous ensemble.

Pierre : Si j'ai bien compris, des gens extérieurs peuvent vous proposer des sujets.

P.K. : Oui.

Pierre : Alors quel est le mode de sélection des sujets que l'on propose ? Est-ce que c'est strictement dans le cadre de points que vous avez déjà sélectionnés, ou bien est-ce que vous acceptez tout sans préjugés ?

P.K. : En fait les sujets qui nous arrivent de l'extérieur, ce qui nous aide à nous décider, ce sont des sujets auxquels on aurait pas du tout pensé. Là par exemple, je pense à une jeune femme, Noujoud Rejbi qui nous envoyé un projet sur l'histoire des épiciers arabes à Paris. Cela parle à tout le monde. On n'y avait vraiment pas pensé. Typiquement, cela nous intéresse. Après c'est en fonction du projet que l'on nous envoie. S'il est bien construit, s'il y a déjà un certain nombre de personnes que l'on peut interviewer, cela dépend à la fois du sujet et du projet. Après on rencontre les gens et on essaie de voir s'ils sont assez solides. Est-ce qu'ils vont réussir à mener cela de front, construire ces 4 heures. C'est généralement après une rencontre et en fonction du projet.

Pierre : Quel est votre degré de liberté ensuite, pour proposer le sujet à la chaîne ?

P.K. : Ce qui est très agréable à France Culture, c'est que l'on a liberté totale, en tout cas à LSD. S'il y a un sujet que l'on a envie de faire, même s'il y a 2 ou 3 personnes en bureaux de lecture qui ne se disent pas très convaincues, avec Maryvonne, on arrive le plus souvent à convaincre ; au bureau de lecture on se connait bien, on se fait confiance, on a l'habitude de travailler ensemble. On ne nous a jamais empêchées de faire quelque chose, ni contraintes à faire quelque chose.

Pierre : Je reviens du Bénin et là-bas France Culture on ne connaît pas bien sûr. Il n'y a que RFI qui est retransmise. Est-ce que vous avez des sujets qui passent sur RFI ou est-ce que vous pouvez demander à ce que vos sujets passent sur RFI ?

P.K. : Non cela ne se fait pas. Ils ont une émission d'histoire documentaire géniale, ***La marche du monde*** de Valérie Nivelon, donc ils ont déjà des super émissions.

A.G. : Petite pointe d'humour : pourquoi votre émission s'appelle LSD ? Ce que j'ai entendu dire, c'est que cela s'appelait LSD par assimilation au « LSD », parce que c'était une émission qui devait devenir addictive, c'est bien cela !?

P.K. : C'était bien cela ! On a eu une réunion avec la direction pour parler d'un titre. La proposition de la direction, c'était de l'appeler ***La série documentaire*****.** C'était un moment où l'on voulait clarifier la grille, pour que l'auditeur puisse s'y retrouver en comprenant avec le titre ce qu'il allait écouter. On fait maintenant très attention à la question des podcasts, et quand on lit le titre, il faut que cela donne envie et que l'on comprenne de quoi il s'agit. On essayait d'arrêter les titres *foufous*, qui ne disent pas forcément de quoi il s'agit. C'est vrai que c'était un titre très lisible, mais l'intitulé déjà très utilisé sur Arte me gênait. Dès qu'ils font une série de documentaires, ils appellent cela : « la série documentaire sur l'esclavage », ou sur la médecine, etc. Je craignais que cela soit noyé dans la masse. Or l'acronyme de la série documentaire, c'est LSD, donc c'est amusant. Les gens vont le retenir et on pouvait jouer avec cette idée de la série en 4 épisodes que l'on ne peut pas s'empêcher de regarder, avec le côté addiction. Ce n'est peut-être pas de très bon goût, mais en tout

cas, cela nous a amusées. Ce n'est pas évidemment une incitation à la débauche ! La direction a tout de suite dit oui.

A.G. : (*Lit la question d'une adhérente*).
Le départ de Sandrine Treiner va-t-il changer les choses pour la programmation des sujets traités et pour le recrutement des personnels ?

P.K. : Ce que cela va changer, on le saura dans les mois à venir. Pour l'instant on n'en sait rien. On ne sait pas qui va la remplacer. C'est Florent Delorme qui va assurer l'intérim (***Culture Monde***). Tout le monde le connaît et il connaît la chaîne, pour cela c'est très bien. C'est quelqu'un de brillant. Mais on attend.

La salle : Cette situation ne concerne que les personnels à plein temps et pas les pigistes et intermittents qui sont majoritaires ? Avez-vous droit au « chapitre » ?

P.K. : Par les statuts des personnels de Radio France on est tous en « contrat de grille » c'est-à-dire on est tous intermittents. C'est également le cas de ceux qui préparent les émissions. Sauf pour le poste de directeur-trice de France Culture, pour lequel c'est une nomination.
Ceux qui sont en CDI, ce sont les administratifs, les techniciens, les attachés de productions, les réalisateurs et les journalistes. Ce ne sont pas les voix que vous entendez à l'antenne. Je ne sais pas pour les statuts des directeurs. Certains sont en CDI. Ce sont des mandats provisoires ou des contrats spécifiques.

A.G. : Toufik Hakem nous avait expliqué que les producteurs ont le statut d'intermittents, car Radio France considère que les producteurs ne sont pas des « fonctionnaires » afin d'éviter le risque « d'enroutinement ».

P.K. : C'est en effet l'argument de Radio France.

A.G. : Vous nous parlez toujours d'émissions « cousues main », mais est-ce que vous faites de la couture ?

P.K. : Je suis assez nulle en couture, mais parfois je tente des « trucs ». Cela m'arrive de tricoter mais ce n'est pas ma spécialité.
« Cousu main », c'est une manière de souligner dans le générique, que LSD est une émission faite à la fois d'archives, de reportages, de sons d'ambiance, de musiques et que c'est tout ce travail des réalisateurs-trices de France Culture, de mise en ondes, qui fait que le documentaire est quelque chose de très riche, fait de beaucoup de matières sonores différentes, beaucoup de strates. Cela demande beaucoup de temps.

Jacqueline : En quoi vous différenciez-vous de Sonia Kronlund (***Les pieds sur terre***) dans votre approche ? Est-ce que vous avez par moments des points communs dans les sujets que vous traitez ? Et quelle est l'influence du podcast sur votre travail, sur le choix de vos sujets ? Est-ce que cela entraîne plus de travail ? Est-ce que vos équipes sont suffisantes ? Cela me soucie un peu, si cela entraîne vers moins de liberté.

P.K. : Quand je suis arrivée à France Culture en 1998, il n'y avait pas de podcasts. Une fois que l'émission était passée, il n'y avait plus jamais l'occasion de la réécouter à moins qu'elle ne soit rediffusée. Le côté très éphémère était très beau aussi. Cela nous influençait dans la manière de faire de la radio. Quand les podcasts sont arrivés au début des années 2000, l'idée était de laisser les émissions en ligne. On pouvait réécouter d'abord pendant un mois, puis 1000 jours, maintenant sans limite de temps. Cette évolution nous a donné beaucoup de satisfactions, car une émission documentaire qui demande 1 ou 2 mois de travail, ne serait plus faite juste pour une fois et après disparaîtrait pour toujours. Ce changement permettait de donner une vie à ce que l'on faisait.
Après, c'est difficile d'expliquer ce que l'on fait différemment entre quelque chose qui passe une fois ou qui va rester. Mais cela influence forcément la façon de faire. On doit faire attention à la question des dates, des formulations qui changent, ainsi qu'à la dimension intemporelle.
Pour le format cela ne change rien étant donné que l'on part toujours de la grille. On sait à LSD que l'on a 4 fois une heure. Avec le podcast, on a la même liberté. En revanche ce qui serait intéressant c'est d'imaginer des émissions sans format, c'est-à-dire avec un temps adapté au besoin.

Pour l'instant, on ne peut pas vraiment le faire parce que, pour que les auteurs puissent toucher leurs droits, il faut que les émissions soient diffusées à l'antenne. Les podcasts de France Culture qui sont *natifs (NDLR d'abord faits pour être diffusés en ligne et non sur l'antenne),* ils sont donc diffusés tout le long de l'année et notamment pendant la grille d'été. Par exemple ***Mécanique du journalisme*** ou ***Mécanique des épidémies***. Donc on est obligé de garder un certain format parce que l'on sait que l'on va devoir être obligé de les diffuser sur la grille pour que les auteurs touchent leurs droits.
Donc tant que cette question des droits d'auteur ne sera pas complètement réglée, on ne pourra pas s'adonner à un format libre, non standardisé.
Mais cela pourrait être une nouvelle manière de faire de la radio. Le podcast a permis d'installer notre travail et l'écoute des auditeurs dans la durée.
Vous parliez des points communs et des différences avec ***Les pieds sur terre***. Ce que l'on a en commun, c'est d'essayer de faire entendre le monde autour de nous. Ils ont des formats très différents les uns des autres. Il n'y a pas d'experts ni d'analyse. C'est le reportage brut dans sa force : les voix, les témoignages, à l'auditeur d'aller plus loin s'il en a envie. Sonia a une vision très forte, elle pense vraiment son émission comme un écho du monde dans lequel on vit et des questions qui la traversent. Mais cela passe uniquement par le reportage ou le témoignage.
Nous [LSD] on est dans une case « savoir et connaissance ». Donc on sait que l'on doit faire entendre la recherche, les jeunes chercheurs, l'analyse. On mélange le reportage, le témoignage et le côté « expert ».

Jacqueline : Est-ce que vous avez une idée préalable sur la façon de traiter un sujet quand vous vous engagez, ou c'est l'ensemble de ce qui vous arrive qui va modeler votre travail ?

P.K. : Les deux. On travaille beaucoup en amont : le découpage, choisir les angles, qu'est-ce que l'on va dire ? On sait à l'avance où et qui on va aller enregistrer : un médecin, dans son hôpital, en train de faire telle chose, ou alors, dans son bureau, au calme, en train de raconter quelque chose de plus posé… ou enregistrer telle personne en extérieur, dans son champ, en train de travailler, ou chez elle… voir tel expert. On sait précisément ce que l'on veut dire, et comment on veut le dire. Ensuite, on se revoit une fois que l'on a tout enregistré pour savoir si le découpage marche toujours ou si on n'est pas parti sur une fausse piste… Par exemple, dans une série, sur la question de l'anti-tsiganisme, j'avais un découpage mais ma 4e partie ne marchait pas. L'idée que je m'étais faite au départ, ce que j'avais lu m'avait emmené sur une piste qui ne coïncidait plus avec les témoignages que j'avais recueillis sur le terrain. J'ai donc changé ma dernière partie.
Cela peut être autre chose, comme des rencontres avec des personnages très forts où l'on sent qu'ils vont prendre plus de place que prévu. Donc on change un peu le découpage, ils vont devenir le fil rouge, on va les entendre davantage.

Jacqueline : Le découpage par jour se fait après ?

P.K. : Non, on le fait en amont et après on vérifie s'il marche toujours ou si on le change.

Henry et A.G. : À propos de Timothy Leary défenseur du LSD (« Politique de l'extase »). Est-ce que c'est un sujet pour la radio ?

P.K. : Comme on s'appelle LSD, on a fait une série sur le psychédélisme (septembre 2019). On a parlé à la fois de la question du voyage, de la mode, du graphisme, de l'imagerie et de la question, évidemment de la drogue et du LSD.

A.G. : Quelles vont être les conséquences selon vous de la suppression de la redevance audiovisuelle ?

P.K. : Pour l'audiovisuel public de manière générale, c'était une très mauvaise nouvelle. Ce sont des décisions qui nous échappent complètement. Ce qui était important pour nous c'était de voir que la présidente de Radio France, Sibylle Veil, était contre cette suppression et contre la fusion de l'audiovisuel public *[NDLR de Radio France avec France TV].*
Tout dépend de ce qui va être décidé comme mécanisme de financement. Pour l'instant, on est « raccroché » au système de la TVA, mais cela ne peut pas être pérennisé pour des questions juridiques que j'ai oubliées.

Soit, et c'est ce que l'on espère, notre budget trouve le moyen d'être pérennisé, soit c'est comme pour les ministères qui ont un budget renégocié à chaque loi de finance, et c'est souvent revu à la baisse. On est dans un moment difficile pour l'audiovisuel et aussi pour les services publics.

La salle : Est-ce vous vous sentez quelquefois victime du « wokisme » ambiant dans la culture ? Est-ce que vous pouvez parler librement de sujets sensibles sans vous autocensurer ?

P.K. : J'ai plutôt l'impression que l'on parle librement mais peut-être que l'on a des autocensures inconscientes. On ne se dit pas « ça, ça va faire des vagues, du coup on ne le fait pas. » En tous les cas parfois, on est critiqué par *Valeurs Actuelles* (pour l'émission *Free stupid white male* - *l'Amérique blanche en question* - 2020) et d'autres fois, par des auditeurs qu'on perçoit comme étant à gauche et qui nous traitent de « vieux conservateurs ou de réacs ».

La salle : Est-ce que vous recevez beaucoup de mails ?

P.K. : Oui surtout quand ce sont des sujets polémiques comme le colonialisme, la religion, le racisme, l'avortement, la chasse.

La salle : Quel est l'ordre de grandeur du nombre de mails reçus ?

P.K. : Difficile à dire parce qu'ils arrivent par plusieurs biais. C'est de l'ordre d'une vingtaine. Mais cela passe surtout par les réseaux sociaux. Comme il y a des comptes pour chaque émission que l'on vient nourrir - Twitter et Instagram pour LSD. Moi j'ai une page Facebook. Forcément on consulte les réactions qui sont postées. Quand je reçois des choses trop désagréables sur mon compte personnel, je bloque.

La salle : Avez-vous un médiateur ?

P.K. : Oui c'est le médiateur de Radio France. Une médiatrice qui s'appelle Emmanuelle Daviet.

A.G. : *En aparté.* J'essaie de contacter la médiatrice mais les circonstances ne m'ont pas aidé ces derniers temps pour concrétiser. Quel genre de messages vous fait-elle passer ?

P.K. : On avait fait une émission sur « les règles » qui avait déchaîné les auditeurs. Elle nous avait transféré une partie des mails (après filtrage). On avait donc organisé un point à l'antenne (***le rendez-vous du médiateur***) où elle m'avait fait venir pour expliquer pourquoi on avait abordé ce sujet (Réécoutez ici).
Elle nous fait ces transferts de mails dès qu'une émission génère beaucoup de réactions, mais souvent on est déjà au courant grâce à nos comptes sur les réseaux sociaux.

A.G. : *S'adressant à la salle.* Vous pouvez consulter le site de la médiatrice sur Radio France. Les commentaires sont tout à fait pertinents. Cela éclaircit la position des auditeurs. La médiatrice fait une synthèse des positions et réactions sur des émissions qui ont dérangé.
La rubrique « langue française » est intéressante et amusante.
Le site est :
https://mediateur.radiofrance.com/

Gilles : Témoignage d'auditeur de LSD et de France Culture en général. Le reportage tel qu'il est fait dans LSD s'inscrit dans l'héritage de la radio de terrain et de la création radiophonique (***Les nuits magnétiques***, ***l'Atelier de création radiophonique***, ***Le pays d'ici***). Cela permet de s'inscrire dans le réel grâce à l'évocation, au récit et à l'imaginaire des personnages avec leur réel, leur vécu subjectif. Le rapport au savoir que France Culture doit continuer à entretenir passe moins par l'information objective, le décryptage ou la déconstruction de telles ou telles idéologies universitaires, mais par le biais de l'expérience sensible telle que la littérature, la poésie ou de l'intuition scientifique nous la donnent. La fatigue informationnelle diagnostiquée chez nos concitoyens ne vient-elle pas justement de la soi-disant objectivité du journaliste, du martelage, mais surtout du faux rapport au réel que l'on appelle l'actualité d'information. L'actualité est trop importante pour être laissée dans les mains des seuls journalistes d'information. Des journalistes l'ont bien compris comme Florence Aubenas.
LSD doit continuer dans cette voie avec ces voix-là. Une mise à nue, comme ***Strip tease***

le faisait, sans voix off, sans commentaire ni analyse, sans être du voyeurisme.
Perrine Kervran merci pour ce que vous faites.

A.G. : On parlait tout à l'heure de l'incidence des podcasts. Je voudrais aborder une question sur l'audimat de France Culture. Il ne cesse de croître. Est-ce que vous avez idée de la part de votre contribution à ce bon résultat ? Est-ce que vous avez des pressions quant à cet audimat ? Est-ce exclusivement la qualité de l'émission qui fait votre audimat ?

P.K. : J'aurais envie de vous répondre, oui, c'est la qualité !
Longtemps, le pourcentage d'auditeurs de France Culture a été dans la marge d'erreur (1,5 %). On ne savait donc pas si on montait ou si on descendait. La statistique n'avait pas trop de sens. Maintenant que l'on est à 3% c'est à la fois agréable et on a envie que plus de gens écoutent. En même temps, si on veut de plus en plus d'auditeurs est-ce que l'on va simplifier ? Est-ce que la qualité va baisser ? J'ai l'impression que l'on n'a pas ce risque-là à France Culture, pour l'instant. Quand on regarde le reste de l'offre, on ressemble un peu à Arte pour la télévision. C'est un endroit où il y a de la place pour la complexité, la réflexion, l'imaginaire, la création. Vous parliez de la radio de nuit, il y a l'émission ***L'expérience***, où il y a beaucoup de création radiophonique et il n'y en a nulle part ailleurs.
Donc oui on regarde les audiences. À LSD, elles sont bonnes et augmentent régulièrement. Mais il ne faut pas rester bloqué dessus. En même temps, quand elles baissent sur une émission on se demande pourquoi…
Avec Médiamétrie, je crois qu'il y a trois vagues de mesures d'audience par an. On n'est pas convoqués chacun séparément quand il y a des résultats. Si on les veut, on peut aller les demander et en discuter avec la direction, mais ce n'est pas une obligation. On n'est pas du tout obsédé et pollué par cela pour l'instant. Ce n'est pas comme à la télévision où tous les matins les personnels ont le résultat de leur audience. Nous, c'est trois fois par an et personne ne nous embête avec cela.

La salle : Votre budget est-il tributaire de cette audience ?

P.K. : Non. En plus, ce qui coûte cher à France Culture, c'est la fiction et les documentaires (c'est nous) parce qu'il y a les comédiens, les bruiteurs, les auteurs, les techniciens, plus les déplacements, le reportage, le temps du montage. Donc les budgets sont plutôt en lien avec les formats.

La salle : Le choix du sujet est donc en lien avec le budget ?

P.K. : Oui. On sait que ce qui coûte très cher, ce sont les reportages à l'étranger. Donc à LSD, on essaie d'avoir 2 ou 3 séries par an, à l'étranger, qui durent environ 10 jours, comme pour les 70 ans de l'État d'Israël. ***Les grandes traversées*** diffusées dans la grille d'été c'est pareil.

La salle : Vous avez une enveloppe annuelle ?

P.K. : À un moment donné, cela été envisagé comme cela. Finalement on restait comme avant : on propose un projet et si on ne dépasse pas le budget, le contrôle de gestion valide. Et en décembre, si on n'a pas tout utilisé, on peut faire des choses.

A.G. : Que faites-vous pour attirer les jeunes auditeurs ?
Moi, j'ai une réponse : c'est la nature des sujets. Il y a certainement des sujets plus « séduisants » : comme la contraception plutôt que la Guerre d'Algérie ?

P.K. : Ce qui a vraiment changé les choses, c'est le podcast. C'est un mode d'écoute qui a été complètement adopté par les nouvelles générations. Cela passe par le téléphone. Je le constate quand je vais à des festivals. Dans la salle, il y a des gens plus âgés mais aussi des très jeunes.
On le voit aussi dans nos chiffres. Dans les enquêtes par CSP et par âge, on a un auditorat plutôt âgé, plus de 60 ans, mais la part des jeunes, 13-35 ans, ne cesse d'augmenter.
Ouvrir au jeune public, le renouveler, c'est ce que nous demande la direction de Radio France, beaucoup de choses sont faites dans cette direction : France Inter fait des podcasts pour les enfants, des fictions d'histoire. France Culture a fait un podcast de science pour la jeunesse. À LSD, on essaie de temps en temps de faire des séries en 8 épisodes au lieu de 4 (8 x 28 minutes). On s'imagine, à

tort ou à raison, que les jeunes préféreront des formats plus courts. Dans ce format, on adapte aussi le sujet pour les plus jeunes, comme ceux qui croisent le programme scolaire (la Rafle du Vel d'Hiv : récit d'un crime français, une affaire d'État, la Guerre Froide, la Saint Barthélemy), ou des séries comme celles sur les Bandes de jeunes ou la fin de l'amour.

La salle : Et la série sur le S*treet art* ?

P.K. : Oui, mais on ne l'a pas fait en 8 épisodes parce qu'on a aussi beaucoup de choses sur l'Art de la Renaissance. Mais on voudrait faire une série sur l'histoire du « nu en art ». On la fera probablement en 8. Ce sont des questions qui sont liées au féminisme qui peuvent intéresser les jeunes générations.

La salle : Les programmations de ***Culture box*** sont elles aussi très intéressantes, variées, et abordent des sujets souvent négligés.

A.G. : J'ai écouté ce matin très tôt une émission sur King Kong. Un intervenant professionnel du cinéma disait « l'oreille perçoit ce que l'œil ne voit pas ». C'est une belle expression qui s'applique bien à France Culture et notamment à LSD.
Il y a eu aussi une autre série sur les bals clandestins pendant la guerre (***La fabrique de l'histoire***) qui était remarquable.
Je me pose toujours la même question pour toutes les émissions et pas seulement la vôtre : il n'y a pas d'ancrage chronologique dans les émissions. Cela pose un petit problème parce que les émissions sont quand même ancrées à l'actualité. Ce que l'on va dire aujourd'hui, cela ne sera pas la même chose que ce que l'on a dit il y a 10 ans. Géraldine Mosna-Savoye nous a répondu, « les émissions sont intemporelles ». Je trouve cela un peu réducteur. J'ai entendu une émission hier (***A voix nue***) ; la personne interviewée disait : « la couleur jaune, c'est la couleur de l'automne que l'on voit en ce moment ». C'était cocasse.
Mettre un repère cela serait bien. Qu'en pensez-vous ?

P.K. : Pour le documentaire c'est très compliqué. Par exemple, j'ai une émission (sur l'anti-tsiganisme) qui sera diffusée en mai 2023, mais enregistrée en novembre 2022. Je l'ancre en mai ou en novembre ? Quand je vais la présenter, cela sera en mai à l'occasion de l'ouverture d'une exposition au MUCEM sur l'anti-tsiganisme. Mais dans le documentaire je vais faire référence à novembre… et puis dans la conversation on dit naturellement « hier », « demain », qui n'a pas de sens littéral pour l'auditeur. J'essaie donc d'effacer ces marqueurs temporels et de garder des références comme « pendant l'automne » … pour que ce soit le plus intemporel possible.
En revanche, quand on rediffuse une émission, je l'annonce toujours pour que l'auditeur le sache. Quand on réutilise des archives d'interviews datant de 10 ans, on l'annonce aussi.
Mais c'est vrai que ce sont des questions que l'on se pose : si l'auditeur écoute l'émission le jour même ou six mois après, c'est toujours un peu perturbant. On n'a pas encore trouvé la bonne formule.

La salle : Dans les émissions de Laure Adler, on a cependant parfois un excès de références aux datations des archives INA.

La salle : Je suis toujours gênée par le mot culture (dans France Culture) qui alourdit énormément. Pourquoi on ne dit pas : France « machin truc » ?

A.G. : Pour répondre succinctement à la question, quand les chaînes ont été nommées, il y a eu un appel au peuple et différentes propositions. Ce sont les auditeurs qui ont soumis cette proposition de France Culture, France Inter et France musique.
La chaîne qui était dédiée à la musique, c'est appelée France Musique etc. c'était dans les années 60 à l'époque de l'ORTF.

A.G. : Une personne qui a une émission dans une rubrique bien déterminé, comme la philosophie ou l'histoire, comment peut-elle se retrouver dans une autre case de la grille ? Est-ce vraiment toujours de son choix ? Comment se font les changements de « casting » ?

P.K. : C'est du ressort des directeurs-trices des chaînes au moment où l'on met au point la grille des programmes. Traditionnellement à France Culture, les présentateurs des émissions ont une formation en rapport avec la rubrique qu'ils présentent. Par exemple,

Nicolas Martin qui faisait ***La méthode scientifique***, a fait une spécialité dans le journalisme scientifique à l'école de journalisme de Lille. Géraldine Muhlmann est philosophe, Adèle Van Reeth, Raphaël Enthoven aussi. Antoine Guillot, c'est un spécialiste du cinéma. Au départ, j'avais fait une maîtrise d'histoire médiévale et j'étais au début dans une émission d'Histoire (***La fabrique de l'histoire*** d'Emmanuel Laurentin).
Cependant on n'est pas obligé d'être toujours un spécialiste, mais on peut le devenir sur le tas. Par exemple, Emmanuel Laurentin qui est maintenant sur une émission d'actualité (***Le temps du débat***), ne se réclame pas comme un spécialiste de l'actualité.
Ensuite, pour les changements de castings, cela peut parfois être lié à des demandes : lorsque quelqu'un a fait une émission pendant 15 ou 20 ans, il peut avoir envie de changer, comme c'est le cas pour Emmanuel Laurentin.
Pour Géraldine Mosna-Savoye elle est maintenant très contente d'avoir changé de domaine et de faire son émission ***Sans oser le demander***.
Mais la fatigue intervient aussi pour quelqu'un qui est en émission quotidienne depuis 10 ans et qui peut avoir envie de passer en hebdomadaire pour changer un peu de rythme.
Une émission qui fonctionne moins bien peut aussi motiver un changement de personne.
Le moteur de recherche de l'application Radio France fonctionne très bien. On utilise plus le moteur de Google que celui de France Culture.

A.G. : Une autre question concerne le partenariat avec Tënk.

P.K. : Personnellement, j'ai un intérêt profond pour le documentaire audio et le documentaire en général, d'où ma présence à Biarritz, Lussas (Ardèche), aux Etats généraux du documentaire, où l'on fait des écoutes en public au Cinéma du Réel (ParisDoc 2023).
Tënk c'est une plateforme de documentaires (peu de visibilité en salle hormis dans les festivals). Quand ils ont lancé cette plateforme, ils nous ont proposé un partenariat. Cela permet de faire de l'échange promotionnel entre services de communication. On met également, gratuitement, une fois par mois, un lien vers un film de la plateforme en lien avec la programmation de la semaine. Par exemple on va passer une émission sur le sommeil et le lien sera fait sur un film qui s'appelle « Rêver sous le capitalisme ».
Tënk est une plateforme payante par abonnement. Il y a un choix très important de documentaires du patrimoine, du contemporain et aussi de films étrangers.

A.G. : J'ai eu l'occasion d'interviewer, pendant le confinement, Aurélie Charon (***L'expérience***) qui me disait qu'entre elles, Sonia Kronlund (***Les pieds sur Terre***) et vous Perrine, vous vous concertiez, pour vous répartir les sujets.

P.K. : On a en effet des réunions de projets. À ces réunions, il y a aussi les producteurs des autres documentaires (Christine Bernard, Anaïs Kien…). On fait attention à ne pas faire la même chose en même temps. On se parle beaucoup pour avoir une programmatique harmonieuse et, quand on a des sujets en lien, on se revoit les uns et les autres.

La salle : Est-ce que vous travaillez avec LCP (La Chaîne Parlementaire) ?

P.K. : Non, mais cela peut nous arriver d'avoir des partenariats qui sont mis en place par le site de communication.

A.G. : Votre émission dure depuis 7 ans. Est-ce qu'elle va encore durer 7 ans ?

P.K. : On ne peut absolument pas répondre. Cela dépend des prochaines nominations de directeur-trice de chaîne. Quand Sandrine Treiner a eu l'idée de ***La série documentaire***, de le faire de façon quotidienne et qu'elle m'a proposé de le prendre en charge, j'étais enthousiaste. J'aime beaucoup l'idée de la série, j'aime les grands formats, c'est vraiment « l'ADN » de France Culture, comme ***Les grandes traversées***. Si je peux continuer encore plusieurs années, j'en serais très heureuse, mais c'est la liberté des directeurs-trices de faire leur grille de programme.

A.G. : Le format 4 fois 1 heure c'est vraiment bien. Il y a beaucoup de personnes ici qui ont regretté le temps où les émissions étaient très longues, ***Le bon plaisir*** par exemple. Maintenant les émissions sont découpées et on peut les écouter chacun à son rythme.

Je voulais vous signaler que Perrine Kervran a reçu des prix. Le prix, New York (2004), le prix Ondas (2005), le prix *Radio Programs and Promotion Awards*, New York Festivals (2014) et le Out d'Or du documentaire (2019). Ce sont des prix décernés par qui et comment ?

P.K. : Cela dépend. Le prix Ondas (Espagne) est un prix équivalent aux Sept d'Or en France. Le New York festival, c'est cinéma, radio et télévision à l'international. Les Out d'Or sont des prix plus spécifiques et mettent en avant la problématique LGBTQI+ (c'était pour une série sur les Trans identités). Ce sont généralement les directions de chaînes qui décident d'envoyer des candidatures, mais comme c'est de plus en plus cher, on y participe de moins en moins.

Jacqueline : Est-ce que vos documentaires sont envoyés à l'étranger ? Sont-ils traduits ?

P.K. : Non.

A.G. : On peut le regretter. Et avec les communautés radiophoniques de la langue française ?

P.K. : Oui, il y a des échanges. LSD est diffusée régulièrement à la RTBF et sur la Radio Suisse.

La salle : Et là il y a des accords tarifaires ? C'est rémunéré ?

P.K. : On touche des droits d'auteurs. La société d'auteurs (SACEM) nous rémunère à chaque nouvelle diffusion. Mais ce sont des échanges. C'est à la demande. On est toujours d'accord.

A.G. : Peut-on avoir quelques informations sur le FIPADOC de Biarritz ?

P.K. : Le FIPADOC est le festival international du documentaire image.
À l'origine, cela portait sur les documentaires de la télévision. Depuis 4 ans, c'est focalisé sur l'objet documentaire. J'avais proposé que les documentaires audio et image se rapprochent davantage. On constate que le public du documentaire image est le même que nos auditeurs à LSD et à France Culture. Donc on se dit qu'il y a des choses à faire pour que les gens qui regardent le documentaire image viennent au documentaire audio et inversement.
On a donc mis en place un partenariat, on peut écouter face à la mer, dans le hall du casino, sur des bornes audios, des émissions de France Culture. Cette année, on a fait une diffusion en public, en salle, d'un épisode inédit de LSD. C'est une expérience nouvelle pour les « écouteurs » d'avoir une écoute collective comme au cinéma.

Danielle : Est-ce que vous pourriez nous donner quelques thèmes à venir ? Ce qui m'intéresserait comme sujet c'est « la fin de vie » ? Ce que j'aime dans votre émission, c'est qu'un sujet est traité sous ses différents aspects.

P.K. : On se dit depuis un certain temps que c'est un thème qu'il faudrait que l'on traite. Cela veut dire que l'on demande à quelqu'un de se plonger pendant 4 mois dans un sujet très difficile, comme l'inceste fait par Johanna Bedeau et Marie-Laure Ciboulet, en janvier 2022). C'est très éprouvant, donc il faut trouver quelqu'un qui ait envie de le faire.
En préparation, on va avoir une série sur « l'histoire du périphérique », un sujet sur « les épiciers arabes à Paris », sur « l'identité palestinienne et comment elle s'est construite », sur « l'anti-tsiganisme », sur « le complexe rural », la semaine prochaine sur « le sommeil » (pas l'insomnie), puis sur le « chez soi », l'hystérie « la fin de l'amour ».

La salle : Le périphérique, cela n'intéresse que la région parisienne…

P.K. : En fait, ce sont des histoires d'urbanisme, cela peut intéresser tout le monde. Cela concerne plein de gens qui le traversent tous les jours, même si on n'est pas parisien.

A.G. : Je voulais souligner une émission qui m'a bien plu, celle sur l'Égypte. J'étais en vacances à ce moment-là, donc on essayait exprès de prendre la voiture à 17 h pour écouter l'émission. Cela commence avec Toutankhamon jusqu'à l'Égypte d'aujourd'hui. Balayer 4000 ans d'histoire était tout à fait extraordinaire et enrichissant.
J'avais une autre question générale concernant les interviews en langue étrangère accompagnées de la traduction simultanée. Ce qui est un peu frustrant c'est que la voix du traducteur est superposée à la

voix du locuteur. On entend mal les intonations de la langue d'origine, et pas toujours très bien la traduction. Est-ce qu'il y aurait un moyen de décaler pour que l'on puisse entendre alternativement la langue étrangère puis la traduction française ?

P.K. : C'est ce que l'on se dit souvent (de faire en décalé). Mais l'interview, au lieu de durer 6 minutes elle en dure 12 ! Donc il faut que l'on jette 6 minutes. Si c'est une langue que l'on comprend facilement, il y a en plus l'effet de répétition.
Il faut préciser que l'on écoute notre mixage dans les conditions optimum d'écoute du studio. C'est vrai que l'on ne se met pas assez à la place de l'auditeur qui écouterait peut-être dans sa cuisine ou dans sa voiture. Toutes les finesses ne passent pas forcément. Mais de plus en plus de gens écoutent au casque.
Quand on fabrique un documentaire on se pose plein de questions du même genre : comment on commence, comment on finit ? Avec ou sans une voix off ? Un narrateur ou pas, avec du reportage, des interviews, des situations, ou des archives…Ces questions de forme, on se les pose tout le temps en documentaire et sont la partie la plus agréable du travail. Imaginer quelle forme on va donner au propos que l'on va tenir, comme avec « la Peste » où on s'était bien amusé à imaginer la peste elle-même qui serait la narratrice et qui raconterait son parcours en Europe.

A.G. : Avec tout ce que vous faites, avez-vous le « temps de vivre » ?

P.K. : Mais bien sûr.
L'émission a 7 ans, c'est sûr que lorsque que l'on a démarré l'émission, il fallait tout appréhender en même temps : l'organisation, faire 11 émissions en même temps. Là, c'étaient des moments d'ébullition très forts.
Les moments où je suis, en même temps, en train de suivre celles qui se font et d'en fabriquer une moi-même sont des moments intenses.
Mais on a aussi une grille d'été qui dure 2 mois. Donc on a une vraie coupure pour ceux qui le souhaitent. On fait une vraie pause et si on est organisé, on a tout à fait le temps d'avoir une vie privée, de faire plein d'autres choses. Et voilà, tout va bien.

La salle : Vous êtes souvent sollicitée pour des tables-rondes ?

P.K. : Oui, on est pas mal sollicité dans des festivals. La semaine prochaine, il y en a un à Brest qui s'appelle *Longueur d'ondes*, qui est un festival professionnel de radio. Là, j'étais au FIPAdoc.
On choisit en fonction de ce dont on a envie, de ce qui nous fait plaisir, du temps que l'on a. Mais on n'a aucune obligation donnée par la chaîne.

A.G. : Vous avez la chance d'être rediffusée le soir. C'est un grand privilège. C'est la seule émission pour l'instant. Pour quelle raison ? La qualité n'est peut-être pas la seule ?

P.K. : Les programmes de rediffusion et les programmes de nuit commencent de plus en plus tôt. Cela, vous l'avez tous remarqué. Avant, les émissions duraient jusqu'à 1h du matin, puis à minuit. Donc, c'est pour des raisons budgétaires : c'est moins cher de faire une rediffusion que de faire une émission fraîche. Et ce sont de bonnes raisons quand le budget se réduit. Il faut bien trouver des solutions.
Après, c'est évident qu'une émission qui est diffusée à 17h, ce n'est pas forcément le meilleur horaire pour avoir des auditeurs. Les gens travaillent. Donc cette rediffusion à 23h00 nous permet d'avoir d'autres auditeurs, de toucher plus de gens.
La première année on s'est demandé si c'était une bonne idée, mais on a effectivement, constaté dans les audiences qu'il y avait des auditeurs aussi, qui écoutaient à cette heure-là.
Cela nous arrive quelquefois de recevoir un mail de gens qui disent « pitié déjà à 17h et en plus à 23h, c'est l'enfer ». Ils sont peu nombreux.

A.G. : *S'adressant à la salle.* Quelque chose à ajouter ? Profitez-en parce que vous savez, nous sommes dans une association qui nous permet d'avoir la chance inouïe de pouvoir inviter des producteurs. Franchement, c'est un grand bonheur.

P.K. : Pour nous aussi, c'est agréable de temps en temps de faire connaissance avec des auditeurs et des auditrices. C'est toujours un moment sympathique.

A.G. : Je remercie infiniment Perrine d'avoir accepté notre invitation. On vous souhaite une bonne continuation. Nous, on a la chance de pouvoir continuer à vous écouter avec la radio.

Nous sommes à votre disposition pour la suite, pour tout ce que vous voulez, si vous le souhaitez. Je pense que l'on peut applaudir Perrine, et la remercier du fond du cœur.

Transcription assurée par Gilles Tallier
Relecture par Anne-Marie Petit et Alain Guignard
Validation par Perrine Kervran
Paris, le 03.04.2023

❖ ❖ ❖

Nous publions des notes de lectures que nos adhérents ont la gentillesse de nous adresser, des notes d'information que j'ai pu trouver dans la presse. Il s'agit d'une démarche de partage. Vous êtes tous cordialement invités à nous adresser vos propositions.

France-Culture m'inquiète !

Daniele Tisserand

La pente relativiste de France-Culture ne cesse de s'accentuer depuis un certain nombre d'années. Dans une émission on dit qu'il n'y a pas de faits mais seulement des interprétations. Dans une autre qu'une chose est vraie jusqu'à la preuve du contraire. Ou encore que rien n'est établi. C'est faux, il est établi que la Terre n'est pas plate mais ronde. Peut-être du point de vue de Dieu a-t-elle une autre forme, mais il est certain pour nous, aviateurs, scientifiques, piétons, explorateurs, qu'elle est ronde c'est bel et bien établi.
Quant au fait que Napoléon soit né en Corse et que la Shoah ait eu lieu, ces faits sont avérés. Beaucoup de théories sont fausses alors que l'on ne pourra jamais prouver le contraire. C'est à se demander si France-Culture et ses animateurs ne se méfient pas de la vérité. À partir du moment où tout n'est qu'opinion, il devient facile de se passer du travail critique et de confondre le savoir avec la juxtaposition des points de vue, espérant augmenter ainsi la part d'audience. Il faut dire et redire que la marge d'erreur de Médiamétrie est de 2% et que ses méthodes sont contestées depuis longtemps. Il faudrait écouter Alain Supiot* quand il explique la bêtise du gouvernement par les nombres et sa nocivité.
À partir de là, tout le monde peut tout faire et tout dire : plus de comédiens pour lire les textes philosophiques, plus de critiques pour parler des livres. Les lecteurs en sont réduits à exprimer leur opinion avec des expressions tirées de la publicité : c'est un livre « coup de cœur » ou un livre « cocon ». D'arguments critiques, point. On se croirait sur Internet où c'est le nombre de followers qui décrète la vérité d'une information, la qualité d'un produit.
Et pourtant quand France Culture invite des professionnels qui savent ce dont ils parlent, c'est merveilleux et irremplaçable, encore faut-il que le journaliste cesse de poser des questions idiotes en voulant jouer au Candide pour se faire l'interprète de ce qu'il croit être l'opinion des auditeurs. Tout cela semble venir d'un tropisme américain mal digéré « book club » (application chinoise par ailleurs), paroles anglaises, libéralisme anglo-saxon confiant en la main du marché, ou la main de Dieu, c'est pareil, et réinterprétant de travers une « french théorie » approximative. Il serait temps de freiner avant que l'Empire américain ne nous entraîne dans sa chute et de s'ouvrir à la rationalité avant que les Lumières ne s'éteignent faute de combustible.

D. T.
Le 31.03.2023

**NDLR Alain Supiot : professeur au Collège de France est l'auteur de l'ouvrage* La gouvernance par les nombres *chez Fayard, publié en 2015*

QUELQUES PARUTIONS RÉCENTES

par Alain Guignard, le 07.03.2023

afc

Rater est un art - Bêtise collective et superfail - Guillaume Erner,

Grasset en coédition avec France Culture. Paru le 14 septembre 2022 - 283 pages - 20 €.

Qu'est-ce qu'un superfail ? En français de la rue, on pourrait traduire ce terme populaire d'Internet par « méga-ratage ». Attention, il n'est pas si facile de réussir à échouer ! Pour y parvenir à la perfection, il faut suivre des règles précises, étudiées chaque semaine par Guillaume Erner dans l'émission Superfail, sur France Culture, dont le présent livre est une version condensée, réécrite… et réussie. Dans chacun des cas retenus, le superfail survient dans une situation que l'on pensait contrôlée, rationnelle. (Note de l'éditeur).

Je confirme l'intérêt que présente cet ouvrage. Alain Guignard.

Eurêka ! Natacha Triou (auteur), Antoine Beauchamp (auteur), Sophie Garcin (auteur), Frédéric Bélonie (illustrateur)

Le podcast « sciences » de France Culture aux 500.000 écoutes enfin adapté en livre. Editions Radio France. Paru le 02.11.2022 - 254 pages - 21 €.

Qui a eu cette idée folle d'aller découvrir le bout du monde, d'inventer une machine à vapeur circulant sur des rails, de penser le concept du zéro, ou d'observer la face cachée de la Lune ? Comment ces idées nouvelles, allant de l'infiniment grand à l'infiniment petit et du pratique au conceptuel, se sont-elles matérialisées ? Quel rôle ont joué ces grandes révolutions dans l'histoire de l'humanité ? C'est ce que nous explorons dans ***Eurêka !***, le livre adapté de l'émission estivale de **France Culture.** (Note de l'éditeur)

Loin des images d'Epinal, nous parcourons en 36 courts chapitres, les itinéraires souvent tortueux des bouleversements scientifiques et techniques qui ont changé notre façon de voir le monde.

Eurêka ! est une invitation au voyage et ouvre la voie à ces trésors d'intelligence, parfois de folie, dont on ne mesure plus forcément la portée, ni les efforts nécessaires pour aboutir. Un peu d'admiration et d'émerveillement, ça ne peut pas faire de mal.

Je confirme l'intérêt que présente cet ouvrage. Alain Guignard.

Manifeste intemporel des arts de la préhistoire, Pascal Picq,

Flammarion. Paru le 16.11.202. 160 pages - 217 x 276 mm. 29 €

Depuis quand les humains ont-ils été pris du désir de confier à la matière une sensation, une émotion ?

Que nous disent toutes les formes de créativité des diverses humanités identifiées à ce jour, celles de Sapiens, Dénisova ou de Neandertal sinon cet éternel recommencement des œuvres de l'esprit et du geste ? Dans ce *Manifeste intemporel des arts de la préhistoire*, Pascal Picq célèbre l'impérieuse nécessité de la création des humains depuis la nuit des temps et nous offre une démonstration éblouissante des richesses de l'évolution. (Note de l'éditeur).

Les illustrations sont abondantes extraordinaires et choisies avec justesse. Dommage que les quelques pages de texte soient si complexes ! Alain Guignard.

Inconsolable, Adèle Van Reeth,

Gallimard. Paru le 12-01-2023. 208 pages. 18 €.

Le chagrin conduit le cœur vers la littérature et la philosophie dans l'espoir d'y trouver une consolation, comme un enfant se réfugie dans les bras de sa mère. Mais les mots des autres ne consolent pas. Regarder la mort en face, n'est-ce pas constater notre condition d'êtres résolument inconsolables ? … Qu'est-ce que ça change, vraiment, de perdre son père ? Et si tout redevenait comme avant ? La vie, même dans l'impossible face-à-face avec la mort, se trouve dans cette alternative : quand le temps s'étire, on s'ennuie ; quand le temps s'arrête, on gémit. Le drame n'est-il qu'une suspension provisoire de nos soucis ? A. V. R.

INFORMATIONS DIVERSES

afc

Association Capucine de Courbevoie

Nous continuons d'entretenir nos liens amicaux avec le « Pôle Culture » de l'association Capucine de Courbevoie. Daniel Vimont, secrétaire de cette sérieuse et sympathique association, a eu la courtoisie de nous transmettre son programme d'activités, activités auxquelles nous sommes tous cordialement invités. La plupart des séances sont dites « ouvertes », ainsi les adhérents de l'AFC peuvent y assister s'ils le souhaitent. Le programme, disponible sur demande, est copieux : conférences, débats, visites culturelles, etc. À vous de choisir !
Si vous êtes intéressés, prenez directement contact avec Daniel Vimont au 06 84 63 11 32 ou bien en lui adressant un courriel : daniel.vimont@wanadoo.fr
Une collaboration plus approfondie pourrait être envisagée afin d'unir nos forces.

Autres associations

J'entretiens des relations avec l'association dénommée GNVR : Groupe National des Vétérinaires Retraités. De votre côté, vous avez certainement des relations avec d'autres associations (enseignement, corps médical, etc.). Pensez à leur parler de l'AFC et à leur communiquer mes coordonnées. Je serais très heureux de les accueillir et de leur présenter notre association. Nous pourrions unir nos forces et partager nos activités.

Nouveaux ouvrages en lien avec France Culture

Certaines publications sont citées, commentées à l'antenne de France Culture, ou bien elles figurent dans la Lettre de France Culture, parfois écrites par des journalistes, des producteurs, publiées par Radio France, etc. Au nom de l'AFC, il est parfois possible d'obtenir ces ouvrages. Il me suffit d'écrire aux éditeurs, ce que je fais ponctuellement, lorsque les ouvrages me semblent intéressants. Certains éditeurs sont assez généreux et ont la courtoisie de nous les envoyer. Je cite en les remerciant les éditions suivantes : Actes Sud, Éditions de l'Aube, Éditions Radio France, Dargaud, Delga, Flammarion, Grasset, L'Olivier. Habituellement, je remets les livres aux personnes motivées pour les lire, lors des déjeuners-rencontres. Il est probablement possible d'élargir cette démarche si quelqu'un veut s'en charger. La contrepartie consiste à citer les ouvrages en question avec un commentaire dans notre bulletin.

❖ ❖ ❖

Courriel de Gilles Tallier : FRANCE CULTURE : découvrir l'équipe de la rédaction de France Culture - France Musique

Découvrez ci-dessous, service par service, qui sont les journalistes de @FC_actu
https://www.radiofrance.fr/franceculture/l-equipe-de-la-redaction-de-france-culture-france-musique-7985421

Appel à vos impressions, à vos souvenirs
Sur une idée de Gilles Tallier

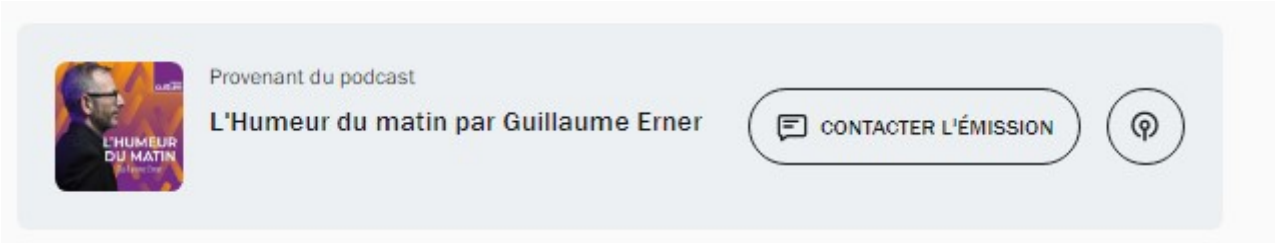
Nous vous proposons d'adresser vos témoignages, en vue d'une éventuelle publication dans notre revue. Il s'agirait d'écrire un texte totalement libre décrivant votre expérience d'auditeurs, France Culture, de préférence, mais pas nécessairement. L'ambition serait de mettre des mots sur les sensations que chacun a ressenties. À vos plumes !
Si certains souhaitent obtenir des témoignages de ce genre auprès d'écrivains ou de personnalités diverses, cela pourrait être passionnant. Contactez-moi !

Avignon
Sur une idée de Gilles Tallier

Qui serait intéressé pour faire des achats groupés de billets pour le festival d'Avignon ? Et pour s'y rendre ? Contactez-moi !

❖ ❖ ❖

Guillaume Erner nous parle, dans son humeur du matin du 17 mars 2023 :
https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-humeur-du-matin-par-guillaume-erner/l-humeur-du-jour-emission-du-vendredi-17-mars-2023-8397343



Au sens propre, pas au sens figuré. Alors c'est vrai, j'aurais pu vous parler de la grande actualité, du 49.3, de la crise bancaire qui couve, du Malawi ou bien encore de l'Ukraine, et figurez-vous que nous allons le faire.

Oui, mais voilà, il n'y a pas que l'actualité dans la radio, il y a aussi l'actualité de la radio, et je ne parle même pas de l'actualité humaine puisque, vous le savez, France Culture est actuellement dirigée par intérim par notre camarade Florian Delorme. Non, je parle de l'actualité physique de la radio. Depuis une semaine, c'est le grand déménagement : toutes les émissions se croisent dans les couloirs, France Culture descend d'un cran, que dis-je de quatre étages, le bureau des Matins est passé du 7e au 3e, de la porte F à la porte C. Si vous ne vous repérez pas, c'est normal, dites-vous qu'il m'a fallu dix ans pour me repérer dans la Maison de la Radio, la maison ronde, prendre la radiale en G et arriver au foyer deux sans parcourir des kilomètres. Les Matins sont donc au 3e étage, le "bocal", autrement dit le centre névralgique de l'info à France Culture est au 4e. Le 3e, c'est bien, je peux toujours surveiller le camarade Laurentin quand je pars tard et qu'il essaye de venir me piquer des bouquins tandis que j'essaye de lui piquer des invités, mais je tiens à vous dire que le 3e à Radio France c'est l'étage noble, celui de la présidence où les Cavada, Cluzel, Hees et désormais Sibyle Veil, président aux destinées de Radio France.
France Culture déménage avec deux nouveaux studios d'antenne qui seront les studios définitifs – et, ça, figurez-vous que cela change tout. Toute la radio tourne autour de ces studios, ces lieux ronds, doux et sombres, mais sombres comme le sont les lieux reposants, aux antipodes de la lumière drue des studios télés, juste une petite lumière rouge qui s'allume quand on est à l'antenne comme maintenant et qui signifie que l'on est libre, illustration de la liberté sartrienne, cette liberté qui engage, le rouge est mis et l'on est libre et il faut parler. La petite tribu de France culture a donc migré. Je vous parle d'un nouveau studio, c'est la fin d'un périple, les grands travaux de Radio France s'achèvent, ce chantier qui s'est étalé sur 20 ans touche à sa fin, les travaux se finissent et notre travail commence comme tous les matins, d'ailleurs, il est sept heures.

❖ ❖ ❖

EXTRAITS DE TELERAMA

Un changement et un départ, entre autres !

Cultures monde, désormais, c'est elle.

LA TÊTE D'AFFICHE

JULIE GACON
FRANCE CULTURE

Quand un producteur quitte une émission qu'il présentait avec brio depuis plus d'une décennie, on peut légitimement s'inquiéter de qui prendra sa succession. Nous-même adepte inconditionnelle des entretiens menés sur les affaires de la planète par Florian Delorme dans *Cultures monde*, nous avons vite été rassurée : c'est Julie Gacon qui remplace le producteur, devenu délégué aux programmes de France Culture (poste jusqu'ici occupé par Jean Beghin, qui part à la retraite début novembre). Nous aimions Julie Gacon lorsqu'elle baroudait dans tout l'Hexagone pour l'émission *Sur la route*. Nous l'aimions aussi tôt le matin, lorsqu'elle expliquait, encore récemment, *Les enjeux internationaux*. Ses premiers jours à *Cultures monde* ne démentent pas cet amour. Intelligence, rigueur et délicatesse étaient bien au rendez-vous pour sa première série sur la puissance contrariée de la Chine. Quant à l'émission du vendredi, elle est présentée par Mélanie Chalandon.
– *Élise Racque*
| Du lundi au jeudi, 11h.

146 Télérama 3798 26/10/22

LE DÉPART

MERRYL MONEGHETTI
FRANCE CULTURE

Après dix-huit ans à Radio France, dont presque sept passés à coordonner et présenter *Les cours du Collège de France*, Merryl Moneghetti quitte de son propre chef le groupe radiophonique. Un doute planait depuis plusieurs mois sur la poursuite de ce partenariat, qui permet aux auditeurs d'entendre les cours. France Culture assure qu'ils resteront à l'antenne, bien qu'il soit « trop tôt » pour communiquer sur la « nouvelle organisation ». Avant un mois de janvier nourri par des rediffusions, Merryl Moneghetti présente une dernière série inédite, mise en ondes par la réalisatrice Laure-Hélène Planchet : celle de William Marx, titulaire de la chaire Littératures comparées. Intitulées *À la recherche des œuvres perdues*, ces dix heures explorent « les forces de perte et de conservation », de l'Égypte pharaonique à l'Ukraine, en passant par l'Afrique noire. Nos étagères ont beau craquer sous les livres, elles abritent aussi des espaces de vide, qu'il serait aisé d'ignorer : le vide laissé par les manuscrits perdus avant d'arriver jusqu'à nous… – *Élise Racque*
| Du lundi au vendredi à 5h et sur Franceculture.fr

❖ ❖ ❖

DEJEUNER-RENCONTRE
SOUVENIR

Anthony Pascal, dessinateur professionnel, invité lors du déjeuner-rencontre avec Tewfik Hakem nous a réalisé un très joli dessin de la salle du restaurant où nous étions. On peut y voir, au micro, notre invité, à gauche.

❖ ❖ ❖

Triste nouvelle

Une de nos plus anciennes adhérentes, Dominique Jennepin nous a quittés définitivement. Vous pouvez contacter son mari Philippe Jennepin, 75005 Paris.

❖ ❖ ❖

UNE PARUTION MOINS RECENTE

Citée par Anne-Marie Petit, le 23.04.2023

Le cœur dans l'oreille - Macha Béranger

Edition Michel Lafon. Paru le 17 septembre1997 - 262 pages - 18 €

Je suis venue à la radio par l'écriture : j'avais des choses à raconter. Mais le merveilleux hasard a voulu que l'on me demande plutôt d'écouter, de partager, de conseiller parfois... Depuis vingt ans, j'entre dans des morceaux de vie en forme de colères ou de larmes, d'éclats de rires ou de souffrances, de gaieté ou de tragédie. Comment, sans formation de psychologue diplômée, ai-je pu établir une complicité si forte avec mes auditeurs, la nuit, sur France Inter ? C'est sans doute aux sources de mon existence que l'on peut trouver la réponse. Aujourd'hui, je les révèle, ces sources de sympathie, de compréhension, de compassion dans la similitude. Je livre mes aventures d'enfance, de rebelle avant l'heure, d'épouse, de mère, de femme. Avec mes déraisons, mes détours d'amour, mes rendez-vous deuil et mes rencontres-bonheur, quelques-unes de mes fêlures et tous mes soleils d'espoir. Ainsi mes chers "fidèles" sauront-ils mieux pourquoi, chaque fois qu'ils m'ont confié leurs joies aussi bien que leurs tourments, j'ai toujours eu le Cœur dans l'oreille. (Résumé - Note de l'éditeur - 4e de couverture)

Pour mémoire, Macha Béranger, née Michèle Anne-Marie Riond le 22 juillet 1941 nous a quitté le 26 avril 2009.

❖ ❖ ❖

NOTA : (1) tous les mots en caractères **gras** et **verts** sont des liens vers le site web concerné.

Ce bulletin n° 90 a été mis en forme par C. Gilbert avec le concours d'A. Guignard.

Vous pouvez nous joindre (Aafc):

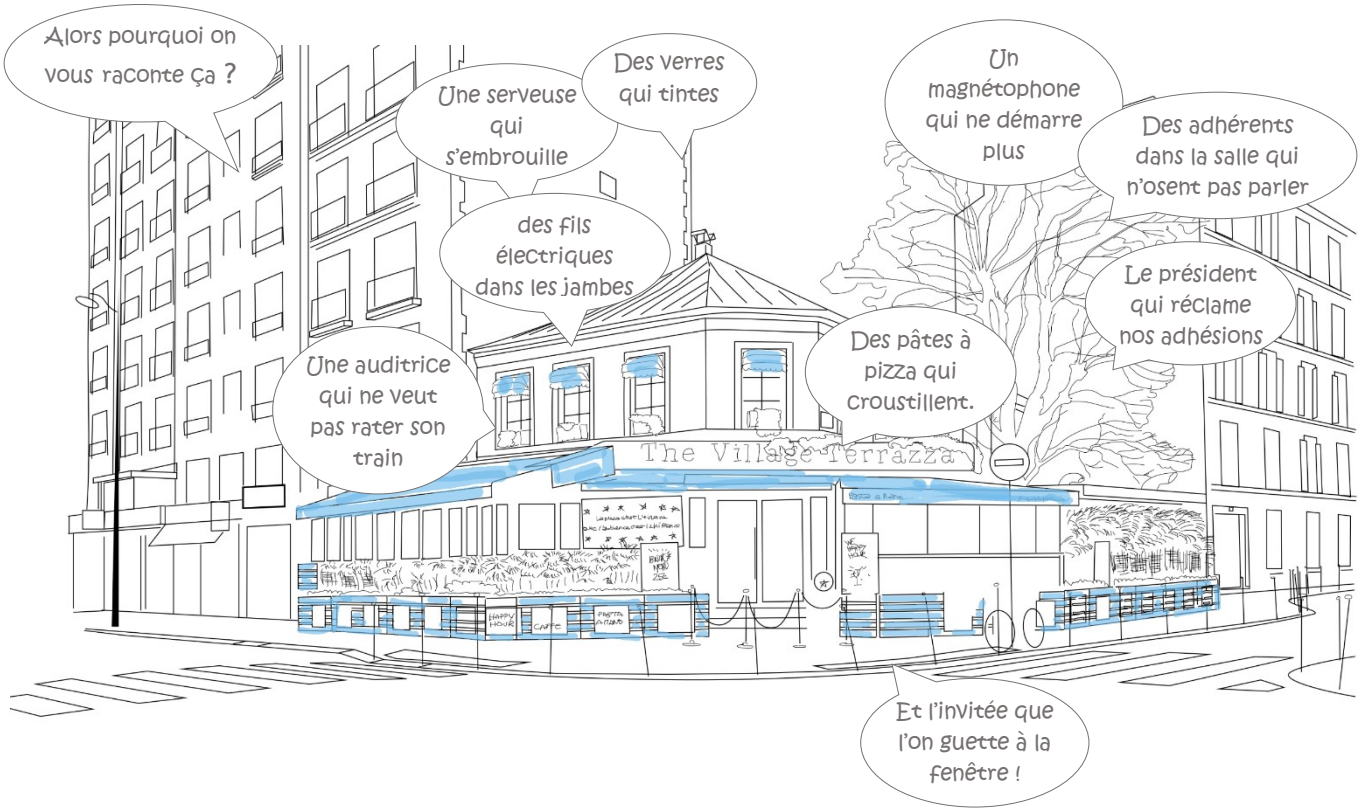
- ⇨ Site web: **http://www.auditeurs-de-france-culture.asso.fr**
- ⇨ Adresse mail: **contact@auditeurs-de-france-culture.asso.fr**
- ⇨ Téléphone : Alain Guignard 06 29 73 39 43 ou
  Hubert Liénart 01 64 21 05 75 / 06 33 95 79 68
- ⇨ Courrier postal : **AAFC**
  Maison de la **V**ie **A**ssociative et **C**itoyenne des **3e** et **4e** Arrondissements
  Boîte 51
  5 rue Perrée, 75003 Paris
- ⇨ Facebook : **contact_facebook@auditeurs-de-france-culture.asso.fr**
- ⇨ N'hésitez pas à nous signaler vos problèmes de réception, vos impressions, suggestions, critiques.

Alain Guignard compte sur les adhérents et les membres du CA pour jouer un rôle actif au sein de l'Association : appel aux bonnes volontés, au partage d'informations, suggestions.
Une association vit avec la participation active de ses adhérents !

Vous pouvez joindre Radio France : www.radiofrance.fr/contacts

- ⇨ Par téléphone, au 01 56 40 22 22
- ⇨ Par courrier postal : **Maison de la Radio** - 116, avenue du Président Kennedy - 75220 Paris cedex 16
- ⇨ Par courrier électronique, sur le site de Radio France : **https://www.radiofrance.fr**

Gilles Tallier a parfaitement su capté l'ambiance effervescente qui régnait dans la salle du restaurant, juste avant l'arrivée de Perrine Kervran… Voilà comment il l'a représentée, avec sa propre plume.



❖ ❖ ❖